

## LE FOYER DE LA COLÈRE

SANDOZ PRÉSENTE  
LOCAUX À CÉDER

*En été 1971 s'ouvre rue des Charmettes, à Villeurbanne, le foyer du Cerisier. Quelques pièces abandonnées, un bout de jardin, voilà le lieu que vont habiter et construire des malades que l'on nomme d'ordinaire psychotiques.*

*À l'origine de ce projet, un groupe, réunissant depuis 4 ans, au dispensaire de Villeurbanne, malades et soignants. Au fil des mois est né le désir de faire autre chose ensemble que parler. Parmi les membres de ce groupe, certains ont beaucoup de mal à vivre en dehors du milieu protégé de l'hôpital psychiatrique.*

*Ainsi, le désir commun d'ancrer dans la réalité la vie du groupe suscite le rêve d'un lieu pour vivre. Lieu, longtemps rêvé avant d'être cherché, puis trouvé. Soignants et soignés participent à cette recherche, aux tractations avec propriétaires, régisseurs, bailleurs de fonds. Le bail est signé, des réparations sont à faire. Il n'y a pas d'argent. Plutôt que de solliciter une aide officielle, le groupe décide de prendre en charge, et la gestion, et la réparation des lieux.*

« [...] vous remercier d'une façon...

- Alors, Jean-Baptiste, t'avais des idées ; alors tu viens nous les dire ou pas ?
- Yeah, I come, my dear French. I come, darling. I was coming. But I am drug addict. Today, I was a drug addict.
- Viens nous dire. Viens nous...
- I intend I was [...] addict. I want to speak about...
- Viens, viens nous dire. »

\*\*\*

« Moi, j'en ai marre, moi. Moi, si je m'écoutais, j'achèterais le revolver...

- T'en as marre, t'en as marre, moi aussi j'en ai marre.
- ... pour tous les médecins qui m'ont fait chier, pour tous, tous les pédés qui mon enculé pendant que j'étais au Vinatier à, à la... à Esquirol.
- Ferme ta gueule !
- Eh ben, je les flinguerais tous à coups de Thompson.
- Tu penses ça.
- Parce que si je suis ici c'est parce à cause d'une quinzaine de, de types complètement malsains qui m'ont... qui m'ont emmerdé pendant que...
- C'est pas pour ça, Jean-Baptiste, c'est pas pour ça. Jean-Baptiste, c'est pas pour ça, Jean-Baptiste.
- ... j'étais à Esquirol à la neuropsychiatrique infantile à, à la Salpêtrière à 12 ans, quand j'arrivais de la campagne.
- Jean-Baptiste, j'comprends ça.
- Bon, je parle pas de ça mais, c'est, c'est, c'est tout ce, ce qui a fait ce que je fais.
- Je te dis que c'est pas pour ça. »

\*\*\*

« Vous avez dit à Roland que le premier occupant d'ici, ça serait vous ? Le premier occu... Vous avez pas dit que le premier occupant de la maison ici, ça serait vous ?

- Non, j'ai pas, j'ai...

- Non, j'ai proposé tout à l'heure.
- Je n'ai pas parlé, on m'a proposé si je voulais coucher là.
- Ce soir, parce qu'il sait pas où aller dormir.
- J'ai dit après tout, moi, je, je serais bien là.
- Ce soir.
- Il y a pas de lit.
- Y a le matelas. Y a le matelas de Fort qui est là-bas.
- Y a un matelas, ouais. »

*Un patient s'installe. Le groupe abandonne le dispensaire pour se réunir au Cerisier.*

- « Toujours, on n'a que [...] qu'on avait trop de travail.
- Il est gros, il est fort. Tu vois, un mec qu'est comme ça un peu. Il est trop gros, hein ? »

« Mais c'est pas un psycho, un psychothérapeute qu'il faut, ce serait plutôt une, une, une mère, presque une mère, une mère aubergiste. Comme on appelle ça dans, dans, dans les, dans les, dans les trucs de jeunesse, dans les auberges de jeunesse.

- [...] dérangé.
- Non, ou alors une maîtresse comme les Compagnons du Tour de France.
- Oui, enfin ça dépend ce que t'appelles une...
- Oui, une maîtresse, une maîtresse dans les Compagnons du Tour de France, c'est la patronne.
- On boit un coup ou non ?
- Ouais, ben, une mère aubergiste, ça s'appelle la, la, la mère aubergiste.
- Eh ben, eh ben, c'est dans les Compagnons du Tour de France.
- C'est une vraie maison où une mère vous accueille quand on arrive, quoi.
- Ouais.
- Je, je, je dis pas ça pour moi, parce que j'ai eu un, un certain temps l'envie. Maintenant ça m'a passé. J'ai dépassé ce stade-là. Mais je pense par exemple à lui qui aurait certainement à raconter des histoires et savoir écouter, c'est très difficile. Et nous, on sait pas écouter. Parce ce qu'on a nos propres histoires.
- Ah, je trouve que t'as raison. T'as tout à fait raison. »

« Moi, j'ai jamais connu mon père. Mon gosse, il connaîtra jamais le sien.

- Pourquoi ? Parce qu'il est un... Et, et c'est pas vous qui l'avez ?
- Oh, c'est pas un débile, ni rien. C'est un gosse, il est sauvage, c'est tout, mais il est comme ça. Et c'est un très beau gosse. C'est émouvant... C'est pas avec ma femme que je l'ai eu, mais c'est mon fils quand même. J'ai fait ce que j'ai pu. Moi, à 16 ans, on m'a dit, hein, la fille avec qui je l'ai eu, elle a eu, elle, elle avait 30 ans, j'en avais 16. Elle m'a dit, ce ne sera jamais ton fils parce que tu n'es... À 16 ans tu n'es pas... Clairement, tu n'es qu'un gosse, tu n'es pas capable de, de, de l'élever. Je lui ai dit d'accord. On fait comme ça alors, je te le laisse. Et il est chez les particuliers maintenant. Il a pas besoin de moi mais c'est mon gosse. C'est le mien.
- Mais j'ai l'impression que tout le monde est bien content aussi que vous vous parliez aujourd'hui parce que c'était peut-être un peu difficile de se retrouver là, euh, pour parler de cette maison, du, du film et tout ça.
- Moi, je suis en train de parler, je suis en train de parler de l'amour. Je suis en train de parler...
- L'amour, il y a que ça qui compte. Y a que ça de beau dans la vie.
- On parle de l'amour [...]. Si tu veux, on parle d'autre chose et... Je crois que la vie c'est ça.
- Mais... Vous avez dit...
- Aujourd'hui l'amour, demain...
- Vous avez dit à quoi ça vous servait au fond d'être là, aujourd'hui, ce que ça représentait pour vous. »

« C'est encore pour déballer ces histoires.

- Mais non. Tu veux dire...

- Si, si ils ont... Docteur, restez là. J'aime bien de voir les gens avec qui je parle. J'dis, si ils ont pas compris, s'ils ont pas compris, si on n'a pas parlé de la maison, et de ce qu'on voulait faire dans cette maison et tout, ils ont compris la raison profonde de notre groupe, grâce à ce qui s'est passé aujourd'hui.

- Quand vous dites "ils ont compris" vous parlez de ?

- De nous tous. »

« Peut-être y'en a qu'ils ont rien ici et puis que, qui ont des problèmes comme moi.

- Oui, bah.

- Oui mais moi, écoute, hein.

- C'est exact, je pense.

- Docteur, docteur...

- Écoute. Moi, je t'ai dit mon opinion personnelle. Elle est peut-être pas partagée, hein. Mais moi je souhaite que tu reviennes quand tu voudras, hein. Et que tu parles si t'en as envie, si t'as pas envie, bah, tu te tais. Et que si t'as quelque chose, ça poussera d'autres gars à dire... Parce que moi, j'ai pas eu ton courage.

- C'est-à-dire, est-ce que les autres...

- Moi, j'ai pas... Moi, j'ai... Moi, j'ai pas eu ton courage.

- Est-ce que les autres ont eu des problèmes comme moi j'en ai eu ?

- Mais oui, mais oui, seulement ils ont pas eu le courage d'en parler. »

« Dites Docteur, est-ce que le toit est plus important que la maison... que l'homme ou la maison est plus importante que l'homme ? Moi, je pense que l'homme est plus important que sa maison.

- Bien sûr.

- Sauf si, sauf si la maison, c'est la Terre. Ou...

- Pour moi, la maison est plus importante que l'homme parce que l'homme a toujours besoin de s'abriter. »

« Salut Alain, t'as repris le moral. Tu vois, t'avais le cafard.

- Mais, j'ai le moral. Je l'ai toujours.

- Bah là, t'as le moral parce que, parce que tu t'es vidé.

- Enfin, je l'avais. »

*Lors des premières réunions, le foyer apparaîtra comme un lieu protégé, idéalisé, espace d'illusion où espère se réparer dans l'imaginaire le manque de chacun. Mais, c'est en devenant objet réel à partager que le Cerisier va susciter bientôt la rivalité entre ceux qui habitent et ceux qui n'habitent pas. Ceux qui participent aux travaux, ceux qui ne le font pas. Certains patients du lundi soir ne supporteront pas cette montée de haine et ils partiront. Pour les autres, c'est désormais dans la manipulation du réel que se vivent et se parlent les affrontements.*

« Il est fou. Alors quand j'essayais de lui parler, il ne veut pas que je lui parle. Moi, j'essaye à... à lui dire quelques mots, il veut pas. Il veut pas et ça va pas. Il me dit ça va pas et j'ai, j'ai, j'ai sorti de l'hôpital, ça ne va pas, je, je suis malade des nerfs. Le, le médecin, il tient mes trait..., mes traitements et puis ainsi de suite... Et puis un tas de merdouilles... Il est conscient, il a travaillé. Il a fini d'arracher le papier.

- Oui, bah alors... Quand je suis arrivé dehors.

- Moi, j'ai tout sorti avec Mr Roland, on y a fait brûler, tout, avec Mr Roland, samedi soir à la nuit. On a fait brûler ça la nuit.

- L'autre samedi soir, quand on est arrivés tous les deux et il lui parlait fort et il est...

- Moi, j'étais pas content...

- Moi, j'ai essayé de le retenir.

- Il était furieux parce qu'on le paye pas. Il a dit : "je ne veux pas rester dans cette maison où on me fait travailler sans me payer."

- Non !

- Alors, je lui ai dit : "on va en parler."
- Et alors ?
- Je vous dis, et y a cette histoire de couloirs que le, l'Espagnol, il a tenu sa promesse, que au, pour le 11 novembre, il a dit, je suis sûr, sûr et certain, je viens. Et pour les couloirs, faut faire entre...
- Baaaaah, il venait pas... Vous voulez dire...
- Non mais, Mr Fort.
- Il a même dit les heures. Il faut que le couloir soit fait entre 10h, entre 10h et, et, et midi, 10h et midi, 2 heures.
- Mr Fort.
- Il a dit : "j'en ai pour 2 heures mais il me faut quelqu'un". Alors, je lui dis : "je suis présent". »

« Mais que ce soir vous vous cassez la jambe alors vous pourrez pas venir demain.

- Eh ben, si j'ai une jambe cassée, ça va. Je pourrais au moins passer l'hiver à, à l'hôpital...
- Mr, Mr Fort, c'est la même chose que je vous explique.
- Alors là, il est là, il est à l'hôpital, il pouvait pas venir.
- Il est à l'hôpital et il a pas pu sortir. Il n'a pas pu sortir...
- Ah, mais...
- ... parce qu'il est, il est trop malade pour sortir.
- Le, le, l'Espagnol ?
- Voilà.
- Oui bah, c'est lui dont on parle.
- Oui, il a été hospitalisé en deuxième home. Vous comprenez ?
- Ah oui, d'accord.
- Et ce soir, il peut pas venir et jeudi il était au suivi, il ne pouvait pas venir.
- Hmm. C'est pour ça qu'il a pas fait la cloison.
- Voilà.
- C'est pas, c'est pas un coup qu'il vous a joué. C'est que c'est, c'est que c'est comme ça.
- Il y a plusieurs, y a après, je veux dire qu'il y a plusieurs de... personnes qui viennent en France là, comme les Algériens, les Espagnols, que... Prenez le Portugal, et puis tout. Et je lui dis qu'on n'a pas besoin de ces Espagnols, qu'on n'a pas besoin de ces Algériens et, et il m'a dit sur le coup, il m'a dit : "eh, bien tu m'as donné un coup, tu m'as donné un coup". Moi, je lui dis la vérité. Il, il m'a dit : "tu, tu m'as donné un coup". Bon bah, je lui ai donné peut-être un coup. Ça y a peut-être fait quelque chose et c'est peut-être...
- Mais c'est pas ça. Vous savez que c'est pas ça.
- Oui, oh ben, il l'a dit devant tout le monde.
- Mais oui, mais ce n'est pas ça. C'est pas pour ça qu'il est à l'hôpital.
- Alors vous êtes, vous vous êtes fait du souci. Vous vous êtes dit c'est, c'est pour ça qu'il vient pas.
- Bah, ça prouve qu'il doit faire attention à ce qu'il dit.
- Hein ? Vous étiez inquiet à cause de ça ?
- Oh, bah, inquiet. É, écoutez, moi j'étais à *plein de plombes* pour le 11 novembre au matin, pour faire le couloir avec lui. J'ai dit : il faut que, qu'on se dép..., il faut qu'on fasse ce couloir, qu'il soit refait, et que ce Borella aurait pu... que Mr Borella provisoire aurait pu coucher dans cette chambre.
- Alors, écoutez voir. Bon, écoutez. Si vous voulez pas, si vous voulez pas utiliser la même chambre, pourquoi que toi, tu n'irais pas dans cette pièce ?
- C'est vrai.
- Pourquoi faire dans cette pièce ?
- Et alors comme ça, vous seriez indépendants les uns des autres. Y en a un dans cette pièce et un dans l'autre.
- Ah non, j'irai pas dans celle-là. Je garde celle-là provisoire, moi.
- Et pourquoi que tu veux pas aller dans celle-là ?
- Parce que je veux pas aller dans celle-là.
- Parce qu'elle est pas assez jolie ?
- Mais, c'est pas ça mais je veux pas aller dans celle-là avec tous mes affaires que j'ai. Mais je vais les mettre où ?
- Ah bah, oui, c'est ça.

- Mais tu peux laisser ça dans tes armoires.
- Non, non, non, moi, je veux pas coucher dans celle-là.
- Et tu fermes la porte à clé.
- Oh oui, tu peux ouvrir ou tu f... la porte à clé, là ? Non, non, non. Je veux pas aller là.
- Oh, c'est pas, c'est pas possible. Au, aujourd'hui, tout s'enchaîne.
- Non, non.
- Il est là.
- Je garde ma chambre. Borella aura la sienne et le troisième, il aura la sienne.
- La seule pièce qui est bonne, c'est à côté, hein. Pourquoi qu'on mettrait pas les deux lits ?
- Ah, non, non, non ! Je veux pas coucher. Ah non !
- Ah écoute, écoute ! Moi je vais te dire une chose.
- Écoute alors vraiment, je, je couche plus là la nuit.
- Bah alors, ne couche plus, hein.
- À personne, tu demandes si ça nous intéresse. Moi aussi, moi je m'en désintéresse, puis je fous le camp et puis c'est tout. Moi, j'ai, je peux bricoler autre part, hein. Je bricole chez moi, je bricole chez mon voisin ...
- Lundi dernier, vous aviez dit qu'on ferait la réunion là-dedans.
- ... J'ai encore une personne chez laquelle je bricole, je bricole ici, je bricole partout. Alors, moi, je viens plus.
- Vous avez promis, Monsieur, qu'on ferait la, la réunion là, là-dedans... Alors moi, je sais plus.
- Et, là ?
- Il abuse.
- On va... Y en a qui l'ont dit... Tu vois ce qui se passe... L'emmerde, c'est que maintenant ils veulent changer. Ils veulent mieux...
- Alors, je comprends plus rien. Ça dépend après tout, s'ils veulent pas. Ils veulent être payés, ils veulent être nourris, ils veulent être torchés.
- Qui ?
- Tous.
- Ah, tous, oh !
- Vous voulez qu'on vous torche encore !
- Arrête, arrête, arrête.
- Nourri ? J'ai jamais demandé à être nourri, moi. Jamais.
- Non, mais logé, chauffé...
- Ah, bah, non.
- Et encore.
- Et si y en a un qui te demande un service, tu le refuses.
- Mais, non, mais mais je vous dis que c'est, c'est tout encombré, plein de...
- Je dors, je dors.
- C'est pas œil pour œil, œil pour œil, dent pour dent. Lundi dernier, vous avez demandé qu'on vous prête 3 000 francs et puis finalement...
- Personne me les a prêtés.
- Alors aujourd'hui, tintin, tintin pour la chambre.
- T'as vécu ; t'es pas mort de faim.
- Non, c'est pas ça. Non, mais vous savez, j'en ai eu de l'argent quand même.
- Vous avez pu faire un... vous avez fait, qu'est-ce que... ?
- Vous en avez eu à un moment donné.
- J'ai un copain qui fait pas partie du groupe qui m'a dépanné.
- C'est ça, oui.
- Il m'a dit que si les autres, ils veulent pas te dépanner, bah, c'est tous des radins, les autres, il m'a dit.
- Mais tu leur as dit pourquoi aussi ? Pourquoi ? Tu leur as dit pourquoi on ne veut pas te prêter des sous ?
- Ben... Bien sûr, je leur ai dit.
- Oh, pff.
- Bien sûr, bien sûr.

- En même temps,...
- Tu y as dit que tu voulais pas prêter ta chambre. Tu as dit que tu voulais prêter ta chambre ?
- Mais non, moi, je prête pas ma chambre.
- Alors, je vais vous signaler une chose, une réflexion que Fort a fait lundi dernier. Lundi dernier c'était, qui y avait ? On était deux ou trois, les premiers.
- Eh ben moi, j'ai travaillé, hein.
- Tu avais dit lundi dernier, tu avais demandé qu'on tienne notre réunion au dispensaire.
- Qu'on tienne une réunion au dispensaire ?
- Quand ça c'est...
- La réunion, la réunion du lundi soir au dispensaire, parce que tu ne voulais pas de nous ici.
- Bah, je veux pas de vous, non parce que ça me gêne. Voilà. Et ça... »

*Ce premier habitant du foyer est un membre du groupe. Il a toujours témoigné d'une très grande avidité, d'un insatiable désir d'être aidé, nourri, protégé. Le Cerisier est désormais son territoire. Il en prend possession, ressent vite les autres comme des intrus, refuse de participer aux frais de location. Est-ce qu'on paye un loyer quand on est chez soi ? D'abord objet de la sollicitude de tous, il devient objet de la haine de chacun. Haine que les uns fuient en désertant parce qu'ils la vivent comme une menace de destruction à l'intérieur d'eux-mêmes, que les autres annulent dans des conduites compulsives de don de nourriture à l'habitant jalouxé, que d'autres enfin rationalisent dans cette interrogation : « Est-il fainéant ? Est-il malade ? »*

« ... savoir me dit ça : si *uno* est... pour savoir si *uno* est... si *uno* est malade o si *uno* est pas malade. Parce que si *uno* est pas malade et il pas, il ne travaille pas c'est parce que c'est, c'est *uno* faignant, moi je suis comme ça.

- Mais, alors...
- Alors, un faignant, on le fait travailler. Moi je trouve le meilleur, le meilleur, le meilleur, le meilleur qu... mais si y en a un qui veut rien faire, c'est encore travailler.
- Mais si... Un fainéant, il est, il est, il est pas fainéant. Il est pas fainéant, mais il a peur, il a peur de trouver du travail, il a peur de ne pas réussir dans son travail et il a pas le courage d'aller chercher un travail.
- Poh, poh, poh... [...] Quand on a quelque chose comme ça, c'est le médecin qui voit si c'est, c'est des choses que sont parce que des névroses, ils sont des, des obsessions, des complexes d'infériorité, s'ils sont ... n'importe quoi. Mais c'est question médicale déjà ça. Alors c'est pas, s'il y a rien de tout ça, s'il y'a rien de tout ça, c'est parce que c'est un faignant et c'est tout.
- Et si y a de tout ça ?
- Ben s'il y a tout ça, c'est pas un faignant, c'est un malade. Il faut... »

« On l'a dit, on l'a dit que c'était un foyer de dépannage, oui ? Bon, un dépannage...

- Si c'est un foyer de dépannage, tu peux pas faire payer une chose que tu peux pas payer. Que il, tu sais bien que il peut pas payer.
- Si un gars, il peut pas...
- Si c'est du dépannage...
- Si un gars, il peut pas...
- Si c'est du dépannage, c'est pour aider.
- Si un gars est trop malade, si un gars est trop malade et qu'il peut pas se débrouiller dans la vie, eh ben, il n'a pas à être accepté ici et puis c'est tout.
- Alors si tu paies comme... Si tu fais payer, si tu fais payer, au cas où on ne peut pas faire, au cas où on ne peut pas payer. C'est pas, c'est ça, c'est pas, c'est pas dépanner ça. C'est pas, c'est pas de rien de tout dépanner ça.
- Mon pauv' vieux, si tu veux sortir de la merde, il faut y mettre de la bonne volonté et si tu peux pas, eh bien tant pis pour toi.
- Ah non, ah non, parce que... il a besoin d'entourer... il a besoin de, de, de d'*accompagneurisme*... de, de, de, d'avoir de la *commounione* en quelqu'un. Moi, je trouve que c'est ça, c'est ça ce qu'il faut, plutôt, les deux.

- Tu sais ce qu'il m'a dit ? Tu sais ce qu'il m'a dit ? Tu sais ce qu'il m'a dit, hein ? Il veut même pas avouer il a été au Vinatier. Il veut même pas avouer qu'il est malade.
- Mais c'est normal. Il est tout seul.
- Il veut pas, il veut pas avouer qu'il est malade. Quand je lui ai demandé, quand je lui ai demandé ce que nous, on faisait tous là...
- Mais, tu vois, tu dis.
- "Ah, j'sais pas, j'sais pas".
- Écoute. Tu vois. »

\*\*\*

*« Rien. J'ai fait toute la rue.*

- *Vous avez son signalement ? »*

*Ils sont 3 maintenant à se partager, ou se disputer plutôt, le Cerisier. Chacun y laisse son empreinte et aménage à sa manière son lieu. Bref, le foyer se construit et par là se réalise le désir du groupe.*

*« Il faut que je fiche le camp.*

- *Tu veux donc te faire prendre.*
- *Mais il faut que je reparte aussi. »*

*Mais derrière l'illusion d'une communauté béate pointent de nouveaux conflits.*

*« Non, je ne cherche pas la bagarre.*

- Ferme ta gueule.
- Si, si là...
- Gilles, Gilles.
- Ah, ferme ta gueule, hein.
- Alors.
- Vous voulez sortir ?
- Arrête.
- Non, non, non.
- J'sais pas si ça te ferait à l'extérieur.
- Gilles, arrête, arrête.
- Mais Gilles, quelle tête de lard.
- Arrête, arrête, arrête.
- C'est pas un petit con comme toi qui vas me faire peur.
- Oh la la, Gilles, oh !
- C'est pas un petit con comme toi qui vas me faire peur. Hein ? C'est là ce que tu veux ? Moi, c'est là que je veux.
- Gilles, Gilles, Gilles !
- Ouais bah d'accord, ça va, ça va.
- Ferme ta gueule, pauv' con.
- Prends une chaise d'abord, reste assis.
- Y a une chose que je comprends pas, Gilles, y avait une chose que je...
- Oh là, allez, ça va.
- Mais qu'est-ce qu'il cherche ?
- Ferme ta gueule, bande de cons.
  
- Oui je suis d'accord, on a le droit de discuter mais on n'a pas le droit de, de dire aux gens bande de cons, ferme-la, tête de con ou j'sais pas quoi.
- Ah mais non, c'est une saloperie ça, je vais le choper. Ah là, tu as mouillé, hein ?
- Oui, ben, arrête.
- Quand tu seras un homme, tu vas vachement y mouiller.

- Ah oui ? On en reparlera.
- Ouf.
- C'est tout.
- T'es un pauvre con.
- J'ai que ça, j'ai que ça à te dire : on en reparlera un jour que je te donnerai ma langue. Voilà c'est tout. Ça ne va pas plus loin, non, non. Ça ne va pas plus loin.
- Tu m'écoutes ? Demain.
- Hein ?
- Demain. Donne-moi l'adresse. On sera tous les deux. Je te défonce comme jamais t'as été défoncé de ta vie.
- D'accord, d'accord. On verra. On en reparlera. On en, on en reparlera, hein ?
- Quand tu veux. Quand tu veux. Quand tu veux. Et vous, le pantin ? Hein ? Pauv' con. On m'agresse pareil.
- Oh, j'me marre.
- T'es un pauv' type.
- Moi, je trouve que c'est intolérable, ces insultes.
- Je crois pas que c'est comme ça...
- [...] attaquer comme ça [...] parce que Fort, il est dans la maison.
- Moi, je m'en fous de sa baraque, moi.
- T'as pas le droit de venir, de m'embêter dans, dans ma maison. Et pis, c'est tout.
- Non, mais...
- M. Fort a pas mal d'emmerdes actuellement et...
- Je trouve que c'est intolérable qu'il se fasse insulter, moi, je trouve.
- Surtout que je pense qu'il prend pour, pour tout le monde.
- Non, mais...
- Si vous avez envie de nous dire merde à tous, c'est à lui...
- Ne bougez pas, ne bougez pas... Moi, je vous dis qu'une chose, que, hein, les montagnes, elles arrivent toujours à se rencontrer. »

*Mais rue des Charmettes, le Cerisier jouxte un café, un café qui devient vite le lieu de résonance des réactions et de l'hostilité croissante du voisinage.*

- « Eh bé, moi, je trouve que c'est normal de soigner ces gens-là, mais pas au milieu de la population, parce que sans arrêt on est embêtés.
- Quels genres d'ennuis ?
- Le feu, le bruit la nuit. J'estime, quand on a fait 10 heures de travail, on peut se reposer sans être ennuyé, sans toujours avoir la crainte de retrouver la maison en flammes.
- C'est parce qu'il y a eu le feu ?
- Et les bagarres...
- Il y a eu le feu ?
- Trois fois ou quatre fois. »

*La destruction du foyer succède à sa construction. Cette dégradation, même aussitôt réparée, désigne, dans sa répétition, l'envie de détruire que bien des patients ressentent à l'égard de leur propre corps. Comme s'il fallait que ce foyer, enfant du groupe, meure aussitôt conçu.*

- « Ça fait déjà un moment que je vous connais et puis que...
- Moi, je peux dire qu'une chose.
- ... y a rien de changé jusqu'à maintenant.
- Moi, je peux dire qu'une chose, c'est que...
- Ça a toujours été pareil.
- Moi, je peux dire qu'une chose.
- Voilà.
- Excusez-moi mon ami Fort.
- Hein ?

- Il faut dire qu'une chose, c'est qu'au foyer, y a personne qui s'en occupe, hein.
- Bah, exactement.
- Alors, vous évacuez tous dès qu'il y a quelque chose, dès qu'y, ya de la casse. Vous évacuez tous.
- Ah, bah, bien sûr. Ils ont peur. On prend, on prend, on prend les bouts.
- Même s'il y avait pas....
- J'aurais jamais...
- Alors, moi, je trouve qu'une chose, c'est que...
- ... j'aurais jamais connu ce dispensaire, bah c'était b..., c'est vrai hein.
- Je trouve qu'une chose, c'est que Dr Sassolas devrait être très souvent [...] à côté de moi.
- Non.
- Il me dit...
- C'est pas étonnant, hein ?
- Ben, alors moi, alors moi qui n'ai pas de famille. Mézigue qui n'ai pas de famille, qué je vais faire ici tout seul ?
- Et au dispensaire, tu payes.
- Beh là-bas au dispensaire, je trouve au moins des gens, moi, avec qui je peux discuter.
- Vous croyez que c'est marrant de rester là, vous ? Non mais, écoutez, M'sieur. Vous croyez que c'est marrant, vous ? Couchez-y, ici.
- Non, je sais que c'est pas marrant.
- Ah bah ouais. Alors, pourquoi que, que vous me dites ça ?
- Mais enfin vous, vous nous parlez comme si dans toute la ville et dans toute votre vie, il n'y avait que ici et le dispensaire.
- C'est pas ça.
- Alors évidemment, nous...
- C'est pas ça.
- Ça envahit toute votre vie.
- Et au milieu de ça...
- Au dispensaire, ça me plaît pas moi d'y aller. Moi, ce soir, spécial, j'ai été chercher des cachets. »

« Fort qui arrive à 5h10 en hurlant qu'il veut que je le vois tout de suite. Il y a un monsieur qui a rendez-vous à 5h qui attend déjà depuis 10 minutes, je dis que c'est celui qui a rendez-vous à 5h qui passe avant.

- D'accord.
- Ah non, c'est pas d'accord. J'étais le dernier des salauds et il a hurlé.
- Ah bah oui.
- Que tout le quartier était en révolution parce qu'il n'avait pas ce qu'il...
- Ah ben oui, j'ai fait un foin. Bah, j'ai bien fait, ça m'a mis en colère...
- Voilà.
- ... parce que vous avez pas voulu me servir tout de suite. Y en avait pas pour longtemps, y en avait pour 2 minutes.
- C'est tout, tout, tout ce qui se passe, je crois que c'est lié à ça. Il faut qu'on donne tout, tout de suite, et comme on ne peut pas tout donner...
- Bah, on n'a rien. Du coup, on n'a rien.
- Alors, du coup, tout ce qu'on donne, c'est de la merde, on n'a rien.
- Du coup, le, le résultat, on s'en fout, on n'a rien. Mais vous vous en foutez, M'sieur, ça vraiment vous vous en foutez.
- Comme ici, il faudrait qu'on, qu'on empêche tout, qu'on...
- Hein ? Parce que si j'avais eu un bi, un billet de 5 000, hein, vous *m'aurait* servi tout de suite. Hein ? Mais comme j'avais pas de billet de 5 000, hein ? Allez.
- Dites-moi si vous aviez un billet de 5 000, on serait pas assis ici maintenant.
- Oui, oui. Alors, non, écoutez. Vraiment, hein. De toute façon, on en a marre de vous, hein. Alors...
- Mais on est les mauvais parce qu'on vous donne pas tout.
- Oh, c'est vrai. C'est vrai.
- Mais vous êtes pas un bon docteur de toute manière.
- Vous avez un foyer, une belle maison.

- Vous faites tout pour les, pour les gens qui donnent du pognon et ceux-là qui donnent pas de pognon, on s'en fout, voilà.
- Si on ne, si on ne passe pas partout où tu veux qu'on passe, on devient des salauds, des mauvais et on est bon à prendre et puis...
- Ouais, bah, c'est...c'est... qu'à ça que t'es bon quoi. On devrait te fusiller, et puis c'est tout. Tu devrais déjà être sous terre, bon sang. Je t'amènerais même pas des fleurs, ça reviendrait trop cher.
- Il y a quand même de l'abus que, que ça soit devenu comme ça.
- Ça fait 15 jours.
- J'ai tout fait pour le foyer.
- Tais-toi. Ça fait 15 jours que des gens qui habitent au foyer, ils ont dit on veut se réunir pour parler du foyer.
- Qu'est-ce qui se passe pour le foyer ?
- Et du coup, quand on se retrouve...
- ... on parle plus de ça.
- Mais, qu'est-ce que vous faites pour le foyer ?
- Oui, mais pour parler du foyer, on vous voit jamais en semaine pour parler du foyer. Personne en semaine est là.
- Non, mais moi je vais te dire une chose, tu veux, tu veux qu'on discute du foyer ? Bon, on va en discuter.
- Mais, non, mais qu'est-ce qu'il y a à dire du foyer ? C'est toujours pareil, tout le monde s'en fout.
- Alors je vais te dire une chose, le foyer ce serait bien à condition que tout le monde, enfin tu vois, que tout le monde vive une vie, tu vois, normale. Tu vois ? On travaille, on paye son loyer, on rentre le soir, ça, c'est le rêve.
- Une bière ? Une bière ?
- Je peux pas.
- Sûr ?
- Bah, je peux pas.
- Ah, bon.
- Ça tu peux plus faire.
- Bah, ça peut plus faire, ça a jamais été ça. Attention, faut pas dire que ça peut plus le faire.
- Non, mais ça peut pas faire. Qui c'est celui-là qu'est là-bas ?
- Non, c'est pas ça...
- Ah Thomas ! Viens-là, mon pote ! On va s'en siffler une tous les deux.
- Tiens, salut !
- Bah, qui c'est ça ?
- Thomas.
- Ah, c'est Thomas, bah, je, je t'avais même pas... Ah bah, vu qu'il parle pas alors bien sûr. Bonjour quand même, hein ? T'es beau ! Tu vas te marier, non ?
- Oui, dans 200 ans, oui.
- Oui ! Oh bah, alors là tu seras mort, là.
  
- Comment je m'en fous. Je vais te dire une chose : je m'en fous complètement. J'ai peur de la mort et j'en ai pas peur à la fois, à la, à la fois, quoi, puisque je, je me fous en l'air tout doucement.
- C'est bon signe, ça, d'avoir peur de la mort.
- Non, mais...
- C'est un bon signe.
- J'ai peur et je n'ai pas peur, en même temps.
- Celui qui a peur de la mort, par moments, il la recherche.
- Et je la cherche, c'est ça. Moi, quand je vais à N, c'est que j'en ai plein le cul. Parce que, je vais te dire une chose, c'est que quand je vais à N, moi, quand je prends des cachets, c'est que je peux pas m'exprimer auprès de vous, parce que je sais que vous me comprenez pas et que vous pouvez pas vous mettre dans... à ma... dans ma peau.
  
- Une période où que l'un sortait pour que l'autre rentre, hein. Ça a duré une quinzaine de jours, ça s'est pas arrêté. Moi, j'y ai été aussi.

- Que dit Robin? Moi non plus.

- J'sais pas pourquoi, il y a eu un, un espèce de machin dépressif complètement ? Je sais pas ce qu'il y a eu d'un seul coup. Oh, mais y a pas que Philippe qui y a été. Christian, y a moi, y a Philippe, y a, y a mon frère, y a... On y a tous été. Y a ma femme, deux jours avant. Bah, je sais pas, je sais pas ce qui s'est passé mais j'ai pas eu le temps d'y... d'y comprendre quelque chose.

- Là, tu vois, faut pas chercher à comprendre, je trouve.

- Il y a certains moments, on peut dire qu'il y a...

- C'est tous ensemble qu'on est quelqu'un...

- Il y a une quinzaine de jours, là, y en a plusieurs qui sont allés à N qui ont pris des cachets. »

*Patients et soignants s'interrogent sur les tentatives de suicide médicamenteuses répétées de plusieurs habitants du foyer qui les amènent au pavillon N, service d'urgence toxicologique.*

« Et qui font qu'à un moment, on se sent obligés de prendre des cachets, plus qu'à d'autres moments.

- Je veux me foutre en l'air, moi.

- Bah, moi, c'est marrant...

- En particulier, les gens qui habitent au foyer, bah, c'est, c'est ce qui s'est passé pour eux.

- En ce moment, comme vous êtes paumés, que vous êtes malades et que ça va pas, vous voulez que tout le monde en re... qu'on, qu'on soit tous au même niveau, que tout, que tout crève, que, que, c'est ça finalement.

- Noooooon !

- Que le dispensaire soit...

- Quoi, paumés ? Pourquoi, paumés ?

- Pourquoi, pourquoi tu me traites de paumé, bon sang ?

- C'est ce que t'exprimes depuis quelque temps, que ça va pas, que tu es triste, que tu, que tu vas à N, que ça va pas, quoi.

- Tu veux boire un coup ?

- Mais bon sang mais...

- Alors au lieu, plutôt que d'exprimer que ça va pas, on se démerde pour que tout le monde aille mal. C'est ce qui se passe maintenant. On a tous des gueules d'enterrement. On voit ce machin qui s'en va à, à l'abandon.

- Mais pourquoi... Mais qui est-ce qui le traîne à l'abandon ?

- Le dispensaire qui est, votre dispensaire qui est transformé en porcherie.

- Ah là, ça paye hein ?

- Allez, à d'autres ! Fais chier, tiens.

- Il y a que la vérité qui...

- Vous êtes tous des cons, tiens.

- Mais non, mais non.

- Allez. »

\*\*\*

« Eh ben, oui, le lundi, y a des réunions. Alors, les gars, ils se sentent à peu près d'aplomb, j'ai l'impression, moi, quand le docteur est là . Parce, vous savez, il sait bien causer, hein, et il sait bien les... Comment dire, heu ? J'sais pas moi, je vais pas dire qu'il, il leur agit sur le système nerveux mais il sait quand même bien causer et il arrive à les apaiser. Il faut les voir après quand ils sont tout seuls. C'est pour ça que le docteur, oui, il devrait venir passer 8 jours. Et, on lui offre à manger à l'œil et même un lit s'il veut.

- Y a longtemps que je le dis, oui.

- Qu'il vive avec eux un petit peu, qu'il se rende compte parce que c'est pas possible. Il ne peut pas se rendre compte en n'étant pas là ce qui se passe. C'est pas possible. Parce que moi je pense que d'une journée à l'autre...

- D'ailleurs pour un foyer sanitaire,...

- Oui.
- ... je m'excuse du mot, mais c'est plutôt un, un gourbi et c'est certainement pas dans les règles.
- C'est sûrement dégueulasse, oui.
- Oh, oui.
- Parce ce que moi, je me suis trouvée d'y rentrer un jour quand il y avait la police.
- Il faut se boucher le nez alors, ils appellent ça un foyer sanitaire.
- C'est dégoûtant. Tête de mouton sur la table. Il y avait de tout : des assiettes cassées, des, des verres,
- C'est bien ça.
- Y a de tout, même de la chose, tiens, en parlant poliment.
- Oui, oui.
- C'est dégoûtant. »

*Chaque semaine, au lendemain de la réunion du Cerisier, les soignants se retrouvent autour d'un repas. Moment réparateur où s'évoquent les réactions et attitudes de la veille. La divergence des interventions fait écho aux projections des patients. Mais elle souligne aussi les rivalités dans l'équipe, rivalités que masque parfois une trop grande cohésion. On reparle de ces reproches des voisins et des habitants du foyer et du vécu d'abandon qu'ils expriment. Il apparaît ainsi que l'absence délibérée d'un soignant en permanence dans les murs, condition nécessaire d'une situation de moindre dépendance, est ressentie comme un abandon. Mais déceler ce sentiment et le reconnaître ne suffit pas. Encore faut-il qu'en réponse des actes soient posés, prouvant aux patients qu'ils ne sont pas abandonnés.*

*Cependant, il faudra plusieurs mois pour que les soignants changent leur mode d'intervention au Cerisier. Ils ne faisaient au début qu'être là le lundi soir. Ils vont désormais venir plus souvent dans la semaine, aider à l'aménagement du jardin et prendre avec les habitants et des patients extérieurs au foyer un repas hebdomadaire.*

*Mais le repas en commun n'est pas seulement l'euphorie de la nourriture partagée. L'achat des vivres et leur préparation, la répartition des tâches et des frais mettent en évidence des conflits et soulignent surtout les contradictions de la situation.*

- « Il s'est fait un mal pour deux et après, ils viennent plus du tout avec nous ici...
- C'est l'histoire du truc, hein.
- Ah bah, c'est, c'est continuellement.
- C'est... à l'ordre du jour.
- Catastrophe.
- Catastrophe, oui.
- C'est la catastrophe, oui. Dire que...
- Non.
- ... comme j'avais une solution, ça casse toujours tout.
- Comment ça se passait les autres fois ? Quand, quand les gens achètent, par exemple. Moi, je dis je viens à manger demain et c'est...
- Lui, c'est les patates et lui, c'est le fromage.
- ... et je dis je vais acheter des patates, des carottes, je sais pas quoi, du fromage. Bon, je les amène là.
- Je, je les déduis.
- Oui mais alors là vous les déduisez pas pour lui ?
- C'est, c'est, c'est pas le cas, on n'a, on n'a pas mangé de... de patates.
- Hier, hier, hier, hier, pas aujourd'hui, hier.
- Hier ? Hier, on a mangé à 4.
- Oui.
- Comment ça se fait qu'hier, c'est Hugues qui a payé toutes les provisions ou quoi ?
- Je lui dis d'acheter un kilo de pa... patates, il en a acheté 5.
- Non, il y en avait 3.
- Trois.
- Elles vont resservir les pommes de terre.
- Bah oui, ça va resservir.

- Il y en avait 3 parce que.... Ils vendent par sac de 3 kilos de toute manière. »

« Alors on dit 7,80, 6,80, 5,80. 6 et 2, 10. Et 2, 8. »

*Derrière les rapports de dépendance et de réciprocité existent aussi des rapports de force soignants/soignés, habitants du foyer/patients du groupe.*

« Ouh la la. Qu'est-ce que tu fabriques ?

- Je crois que ce qu'il faudrait, c'est que toi, [Hervius], tu sois économie et cuisinier, je pense.

- Il a peur de, de lui en donner trop.

- Ouh là !

- Encore 100 balles.

- Ouais ?

- Ho ho !

- Cinq, six, sept.

- Eh ben...

- Ça fait 8.

- Huit, car...

- Huit ça reste ?

- Oui, ça fait 8.

- Non, 700, il, il avait dit.

- Non, non, il a toujours dit que c'était 8.

- Bah, il y a 15 jours mais maintenant c'est plus pareil.

- Ça a augmenté.

- Bah, ça a augmenté, dis donc.

- La vie augmente, hein.

- Ça fait trop 8 ? Ça fait trop ?

- La vie augmente, alors.

- La vie, la vie aussi, ça a augmenté. »

\*\*\*

« On est combien ?

- C'est pas possible.

- Moi, avec le boléro, j'étais tellement fatiguée...

- Bah, je me mets où alors ? Parce que j'ai soif.

- Là, t'as la place, ici.

- Qui est-ce qui chante à la radio ?

- Là, il y a de la place.

- Case la chaise... »

*Parfois aussi l'emporte le plaisir d'être tous ensemble.*

- Et bé, c'est une auberge.

- Une auberge ?

- Eh Schmitten, c'est mieux, c'est de se serrer un peu sur le banc.

- On verra bien.

- Ben, serrez-vous.

- Bah, il manque le..., bah comme pour les chevaux. [...] le ballonnet. Mais non, il a toujours fait ça.

- Serrez-vous. Serrez-vous. Serrez-vous.

- Tu fais comme les scouts.

- Ahh... Il gagne.

- Hey, pitié pour les invalides, là.

- C'est vrai, à ce point-là ?

- Ben, dites... »

*Mais à l'issue du repas, le groupe est confronté à une nouvelle demande.*

« Ah mais quel problème !

- Expliquez-vous, s'il vous plaît.

- À moins que tu sois d'accord avec nous, tu te sers pas de... des... des choses qui t'appartiennent pas. Là, on t'accepte.

- Ça pose un problème dans le sens...

- Mais si, si on est obligés de mettre des cadenas dans le haut frigo, dans les placards, c'est pas la peine de discuter.

- Bah, c'est clair. Faut t'engager à ça, si tu veux rester là.

- Bah, moi, ce qui m'embête avec celui-là, c'est qu'il a de mauvaises fréquentations.

- Qui ? Qui c'est ces mauvaises fréquentations ?

- Bah, celles qu'on, qu'on voit souvent.

- Ah, je la connais pas.

- Le Broyer et pis tous ceux qui gravitent autour des Broyer. »

« Il y a, il y a, il y a... Il y a ceci, chers Guy et Benoît, bon, ils ont toujours payé leur loyer, du moins, je pense.

- Oui, oui, oui. Ils sont, ils sont complètement à jour.

- Hein ?

- Ou alors ils ont payé ça avec un petit peu de, un petit retard mais enfin ils ont toujours payé, hein. Est, est-ce que toi, tu as les moyens de payer ? C'est combien ? 100 f... Combien on a dit ? 100 f... 100 francs par mois.

- Pour le moment, c'est 10 000.

- 100 francs par mois.

- C'est 10 000 anciens.

- Hein ? Alors, toi, est-ce que tu as les moyens de payer le loyer ?

- Ah aujourd'hui, ça...

- Ah pas aujourd'hui, ça, je suis d'accord. »

« Ben, il, par exemple, tout à l'heure, il était pour pisser ou chier là-bas. Ici, mais... il... il circulait dans sa merde et pis il va boire un coup chez elle, à plein, plein temps, sent le bistro. Qui, qui, qui c'est qui est responsable ? Surtout maintenant, surtout en ce moment, là. C'est nous.

- C'est vrai, parce que ce qu'il dit, c'est qu'il nous faut absolument plus d'histoires avec les voisins. Parce qu'autrement...

- Surtout...

- ... la position est déjà instante alors, c'est pas le moment d'avoir...

- Excuse-moi.

- Comment [...] dans mon collimateur.

- Bon, je sais pas, moi, cher Guy Dinôme, moi je dis, mais je connais un peu Dominique. Je dis qu'il faudrait faire quand même l'essai une semaine. »

« Moi, personnellement, je serai d'accord que le, le, le groupe dise son opinion mais que le... la décision en dernier ressort appartienne au gens qui habitent dedans. Même si, en, en fonction de...

- Écoute, mais alors je trouve que c'est un peu vache maintenant de changer les règles du jeu.

- Moi, je suis pas d'accord.

- Juste quand l'occasion se présente, il aurait fallu poser ce problème.

- Je suis pas d'accord avec toi. Moi, je...

- Il fallait dire ça à froid, alors que le problème ne se posait pas.

- Peut-être qu'il se pose maintenant parce que les, les gens qui sont ici ont réellement fait de... de ce qui se passe ici une vie à eux. Et que si moi je vivais en groupe avec quelqu'un, par exemple, ce serait difficile pour moi d'accepter qu'un groupe désigne pour moi qui va venir, venir vivre avec moi.

- Moi, je suis pas d'accord avec toi, le foyer, c'est pas... Évidemment il y a une bonne entente avec les gars qui habitent le foyer mais s'il y a un gars qui est, est dans la panade, eh ben, il faut que, il faut absolument le... l'aider à s'en sortir. Alors c'est pas en r..., c'est pas... Et figure-toi qu'ils sont, qu'ils soient pas d'accord mais ils peuvent revirer leur, leur, leur opinion dans une semaine.
- Moi, je suis d'accord pour qu'il vienne, mais j'ai... j'ai déjà essayé et j'ai... j'ai vu, je l'ai vu, ici.
- Mais vous avez essayé...
- Mais vous l'appliquez pas.
- Vous avez essayé dans des conditions peut-être pas très, pas très favorables, c'est à-dire rien n'était précisé au départ. Il venait ici, moi je... Est-ce que Dominique ne venait pas comme on le disait tout à l'heure un peu comme à l'hôpital où tout est à tout le monde, où il s'attendait, il ne connaissait même pas au fonctionnement de la maison ?
- C'est ça.
- Peut-être, oui. »

« Parce qu'au début, bon, on acceptait tout le monde, on acce... On... Aucun règlement, aucune règle. C'était le... l'anarchie, quoi. Et on a eu des vois... des, des ennuis formidables, hein. Alors on a, on a vu qu'on ne pouvait pas continuer comme ça. Alors, le gars qui vient maintenant, on lui pose certaines petites conditions qui sont... Elles sont, sont vraiment légères, minimales. »

\*\*\*

« Oui, ben, je dis que le premier malade, c'est le docteur parce que s'il avait un peu de jugeote, un petit peu de bon sens, eh ben, moi, j'estime que, il aurait réfléchi un petit peu et de pas créer un foyer, euh, autour, euh, je sais pas moi, des, des gens, là, dans la... dans la population. On fait ça, euh, un petit peu en dehors.

Que mettre des malades comme ça, bon, ben, dans un immeuble où il y a des voisins où, en plus, il y a quand même pas mal d'enfants qui sont en, en contact avec eux. Bah, j'sais pas, moi. C'est quand même des choses à réfléchir, ça. Parce que c'est des gens qui posent des problèmes, ça. Moi, je vous avoue que je mets plus les pieds là-bas derrière dans le jardin.

J'ai 3 gamins et je suis toute seule. Ben, je vous assure que, quand il faut dormir dans des conditions comme ça, ben, c'est pas intéressant.

- Alors, qui est-ce qui a signé la, la pétition dans, dans le quartier ?

- Tout le monde a signé, tous les voisins, les voisins proches, les voisins de l'immeuble, les voisins à côté.

- Ils sont pas tranquilles. Personne n'est tranquille.

- Il y a, il y a des petits ici, là, à côté. Mais vous vous rendez compte qu'avant, les enfants, ils allaient dans le jardin, ils allaient s'amuser mais maintenant, plus personne les laisse aller. D'ailleurs moi, j'ai interdit à mes enfants à leur parler parce que c'est des gars qui, un jour, ils sont bien, ils vont bien leur causer et puis, allez savoir ce qui leur passe dans la tête. Moi, j'ai une fille, elle a 16 ans. Il y en a un, un jour, il, il m'a dit : « Votre fille, elle m'intéresse. » Ben, je lui ai dit : " Touchez-la et puis on ve... on verra après". Comment voulez-vous qu'il y ait pas des histoires ou des drames ? C'est obligé, ça.

- Non, mais je crois que le docteur va attendre qu'on soit à moitié morts pour faire quelque chose. Moi, je voudrais la fermeture, c'est tout. »

\*\*\*

« Eh oh, t'as vu ? T'as vu la dernière lettre ? Où il est Roland ?

- Si vous recommencez à faire le bordel et ben...
- Non ! Non !
- Ça ferme pour de bon. C'est terminé.
- Non !
- Si !
- Si !
- Ça sera fermé ?
- Ce sera fermé. C'est vrai.

- Et ben alors ? Et toi tu vas coucher où ?
- Bah, tu t'en fous ? Tu t'en fous ?
- Mais, au fait, c'est pas encore fermé ?
- Et toi, c'est pareil ?
- C'est au cas où.
- Mais c'est pas ça.
  
- Mais je sais pas où coucher, nom de Dieu, moi. Si je le savais...
- J'en ai ras le bol.
- Eh, réponds ? C'est ça, ils, ils disent qu'ils peuvent pas dormir à cause du, du chahut qui se passe, là.
- Le poste quand il marche jusqu'à 6h du matin.
- Qui les fait marcher ?
- Oui, oui. Qui, qui le fait marcher ?
- Bah, c'est Christian.
- Pauvre Christian.
- Y a quand même quelque chose ce soir que je trouve curieux. C'est que lundi dernier...
- La mort, la mort ! La mort, la mort ! La mort ! Ça existe la mort, non ?
  
- Jean-Yves laisse le poste toute la nuit.
- Ouais, et toi ? Il t'a empêché de dormir.
- Je me lève... Je lis dans la cuisine, j'allume.
- Ça t'a pas empêché de dormir ?
- Oui. Ça empêche...
- Christian de dormir ?
- Chris...de dormir.
- Tu feras voir...
- Alors l'autre, l'autre dormir.
- Quand tu te cognes dans, dans le couloir.
- Et pourquoi que l'autre fois il, il t'a, il t'a pris, il t'a coincé contre le mur ?
- Oui, oui.
- Qui ?
- Christian. Parce qu'il en avait marre du bruit.
- Parce qu'il en avait marre du bruit qu'il t'a foutu les chocottes.
- Pour, pour, pourquoi il s'est énervé l'autre jour Christian? Explique-nous ça. »

« -J'ai beau faire bien, et j'ai beau faire mal, à chaque fois, bam, ça me tombe su' le cul, voilà, c'est tout.

- Oui mais enfin, écoute, c'est...
- Non, non, y a plus rien, y a plus rien à dire. »

*Ainsi, l'impact réel et imaginaire du foyer sur les voisins, la rue et le quartier se répercute sans cesse en retour sur le vécu de chacun des patients. Certes, cette manipulation effective par les patients et les soignants de la réalité du foyer se solde parfois par des destructions et des dommages réels. Mais, si forte que soit la haine, l'essentiel est de laisser toujours ouverte une situation où le patient, comme le soignant, puisse utiliser sa capacité de réparer. Encore faut-il que le désir soit grand de faire persister ce lieu dans la réalité d'un quartier, hors d'un contexte protégé.*

FIN  
SANDOZ SCIENCEFILM

Transcription : Michelle Tanios Daou